

Paris, toile de fond d'un roman "juif" dérangeant *Zimmer* d'Olivier Benyahya¹

José Domingues de Almeida

Univ. Porto – ILC Margarida Losa

Résumé: La critique s'est montrée unanime à caractériser le bref roman *Zimmer* (2010) de l'écrivain juif français contemporain Olivier Benyahya comme un roman féroce, dérangeant et foncièrement "parisien". En effet, ce récit revisite de façon post-mémorielle la Shoah, mais soulève surtout la complexité sociétale française actuelle, laquelle se trouve une toile de fond incontournable dans la ville de Paris. Il s'agira de mettre succinctement en exergue les aspects polémiques expressément convoqués dans cette fiction narrative.

Mots-clés: Olivier Benyahya, Paris, Shoah, inclusion, juif.

Abstract: Critics were unanimous in characterizing the short novel *Zimmer* (2010) by contemporary French Jewish writer Olivier Benyahya as a ferocious, disturbing and fundamentally "Parisian" novel. Indeed, this narrative revisits the Shoah in a post-memorial way, but raises above all the current French societal complexity, which is an unavoidable backdrop in the city of Paris. Our aim is to highlight the polemical aspects expressly convened in this narrative fiction.

Keywords: Olivier Benyahya, Paris, Shoah, inclusion, Jewish.

À la parution du premier roman, plutôt bref (70 pages), *Zimmer*, de l'écrivain juif français formé en droit, Olivier Benyahya, la critique n'est pas demeurée indifférente, loin de là. Le *Nouvel Observateur* avertissait: "Si la force d'un livre se mesure au malaise qu'il provoque, alors *Zimmer* est un petit chef-d'œuvre de férocité, de mauvais goût, de douleur et d'humour glaçant",² alors que *Télérama* caractérisait cette livraison comme suit: "Un premier roman qui bouscule la littérature en érigeant la férocité en grand art... Dès les premières lignes, sèches, tranchantes, agressives, Olivier Benyahya captive et dérange".³ Aussi aurions-nous affaire à "Un livre 'dérangeant', 'irritant', qui 'fait éclater les préjugés'"?⁴ Où veut en venir Benyahya, lui si présent sur les réseaux sociaux?

Michel Houellebecq aurait-il fait un nouvel émule, juif cette fois, qui viendrait, lui aussi, ébranler la bien-pensance et contrarier, par la fiction narrative, le politiquement correct dans le fait littéraire (cf. Almeida 2011)? Peut-être, et certains passages ne sont pas sans rappeler ou suggérer la plume de l'auteur de *Soumission* (Houellebecq 2015): "Éric estime que les choses sont en train de changer en France. En mal. Le fils d'un de ses amis a eu des problèmes à l'école avec une bande de petits Arabes (...). La France compte quatre ou cinq millions d'Arabes. Six cent mille juifs" (Benyahya 2010: 46).

Il est vrai que des parenthèses réflexives politiquement incorrectes viennent nuancer la dimension purement narrative du roman, et peuvent déranger le lecteur. Se référant à la possibilité d'une nouvelle intervention militaire en Irak dont il suit le débat à la télévision, le narrateur rompt avec la bien-pensance: "Si on avait pu garantir que vingt mille morts apporteraient les libertés individuelles dans la région – en plus de la délivrer d'un dictateur – quelle aurait été la position de ceux qui sont descendus dans la rue?" (*idem*: 56), ou encore: "Est-ce qu'ils avaient la Sécurité Sociale en Algérie? Est-ce qu'ils avaient le droit de critiquer le gouvernement? Tout est allé trop vite" (*idem*: 44).

En tous cas, il s'agit bien là d'un exemple concret de l'émergence d'une expression littéraire juive non spécifiquement ou directement redevable au travail narratif post-mémoriel de l'holocauste, mais qui s'y réfère autrement, par la mise en jeu de repères historiques et culturels immédiatement identifiables, que l'on trouve chez P. Claudel, A. Rykner, K. Tuil ou L. Binet), qui tout comme Olivier Benyahya relayent et revisitent quelque part dans la fiction le trauma de la Shoah enduré par leurs aïeux

durant la Seconde Guerre mondiale (déportations, morts en masse, résistance, souvenirs de guerre, humiliations diverses, etc.).

Comme le souligne Stéphanie Bellemare-Page:

L'époque actuelle se caractérise par la multiplication des espaces consacrés à la mémoire individuelle et collective. On ne compte plus les monuments, les musées, les discours destinés à nous rappeler certains épisodes-clés de notre histoire, notamment celle du siècle dernier. Ce phénomène est d'autant plus important que nous avons désormais la capacité, d'un point de vue technique, d'accumuler des quantités phénoménales de documents de toutes sortes (2006: 49),

tout comme elle voit aussi la reviviscence des quêtes identitaires, juive notamment, qui passe par l'affirmation de la dimension et la pratique religieuses, comme l'a bien montré l'essai-enquête de Marianne Rubinstein *Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin* (2002). Zimmer, le personnage principal du roman, s'en rend lui-même compte: "On n'est jamais seul quand on est juif. Où qu'on aille, dans n'importe quelle grande ville, on peut être certains qu'une place, une rue, une plaque ou un bâtiment nous accordera l'honneur du souvenir" (Benyahya 2010: 20).

La notion de "post-mémoire", communément attribuée aux travaux et à l'expérience personnelle de Marianne Hirsch (2008), désigne très précisément:

(...) la relation que la 'génération d'après' entretient avec le traumatisme personnel, collectif et culturel subi par ceux qui l'ont précédée, avec des expériences dont elle ne 'se souvient' que par le biais d'histoires, d'images et de comportements au milieu desquels elle a grandi. Mais ces expériences lui ont été transmises si profondément et avec tant d'émotion qu'elles semblent constituer une mémoire en tant que telle. Comme [je] la conçois, la connexion avec le passé que je définis comme postmémoire ne s'opère pas au travers d'une forme particulière de remémoration, mais d'un investissement imaginaire, d'une projection et d'une création.⁵

Il s'agit d'"une forme indirecte de mémoire" devenu simultanément "un important outil d'analyse et un objet d'étude (...)".⁶ Dans *La Mémoire saturée*, Régine Robin caractérise la post-mémoire comme la "transmission de traumatismes de la guerre ou du génocide par ceux qui n'ont pas connu la guerre ou qui étaient trop jeunes pour comprendre la gravité des événements" (2003: 322), c'est-à-dire, comme le précise Stéphanie Bellemare-Page, que "(...) le concept de post-mémoire évoque plus

particulièrement la démarche créatrice des enfants de victimes de la Shoah qui, par l'entremise de l'art ou de l'écriture, parviennent aujourd'hui à exprimer, à leur manière, leur souvenir des récits que leur ont fait leurs parents",⁷ cette mémoire qualifiée d' "indirecte" ne pouvant se constituer que dans une dimension imaginaire.⁸

Giorgio Agamben a bien cerné la problématique du "reste" d'Auschwitz comme matière plurielle et aux multiples facettes - dont les formes narrativisées et les discours mémoriels (1999: 31-48). Dans le cas d'Olivier Benyahya, nous n'avons pas affaire à ce que Marianne Hirsch nomme "la postmémoire familiale", mais plutôt une "postmémoire affiliative",⁹ non éprouvée par un descendant direct du traumatisme passé.

Bernard Zimmer est quelque part confronté à la mémoire et poursuivi par de vieux démons: "Je ne veux que l'Oubli" (Benyahya 2010: 11), avoue-t-il, avant de regretter "(...) de ne pas avoir conservé [s]on étoile jaune. C'est ce que j'appelle de la poésie... Une étoile jaune" (*ibidem*). Son "reste d'Auschwitz", Zimmer l'a intégré par la posture, celle qui le fait se tenir "la tête haute" (*idem*: 18), comme bien des Juifs se tenaient dans les camps de concentration pour ne pas donner aux bourreaux l'impression de fléchir devant l'indicible et l'opprobre: "Parce qu'on savait s'amuser à l'époque. 'Arbeit macht frei!'" (*idem*: 19), cette même contenance qu'il regrette de ne pas (pouvoir) voir chez les Noirs: "Pas de justifications, rien. Son problème, à mon Noir, c'est qu'il ne marche pas la tête haute. Ça le titille encore, la peur d'être mal vu, le regard du Blanc" (*idem*: 18). Zimmer renchérit un peu plus loin: "Je lui [au Noir] ferais comprendre qu'il faut marcher la tête haute. Marcher la tête haute, je l'ai déjà dit, je le dirai jusqu'à ce qu'on me mette en terre. Affirmer ses convictions. Sinon on finit comme mon macaque, le cul entre deux chaises. Réduit à faire le Juif. Peut-on souhaiter pire sort à quelqu'un?" (*idem*: 19).

D'autant plus que la mémoire collective des déportés et gazés accompagne toujours ce Juif parisien, comme elle se transforme en postmémoire traumatique ou tacite pour les générations suivantes qui n'ont pas concrètement connu cette blessure: "Voilà pourquoi on nous trouve bruyants: chaque corps abrite deux voix [si on compte le goy] (en plus de celles des six millions)" (*idem* : 22); "Macérer avec mes six millions et les liquider plus tard (je riais tout seul en songeant à comment je m'y prendrais pour

venir à bout de ces fractions de moi, ce tas de loqueteux dont le souffle me fait avancer)” (*idem*: 24).

Comme la presse littéraire n’a pas manqué de le remarquer:

De l’héritage juif, Olivier Benyahya admire l’art de l’exégèse, la roublardise et la sincérité. *Zimmer* a été écrit, dit-il, au son de la Radical Jewish Culture, la musique incarnée entre autres par John Zorn, cette chasse au trésor à l’intérieur de la tradition, pour créer avec elle une relation vivante.¹⁰

Et comment ne pas remarquer cette touche d’humour juif que dérange parfois tellement il est grinçant: “Notre humour est une valeur sûre. Plaise au ciel qu’ils continuent à nous trouver drôles longtemps, parce qu’on ne sait jamais à quoi s’attendre quand ils se mettent à nous trouver très amusants” (Benyahya 2010: 32).

Ceci étant, une simple recherche sur le moteur Google avec l’entrée “roman parisien contemporain” fait immédiatement apparaître deux romans de Benyahya: *Zimmer* (2010) et *Dexies & Dolly* (2012). Cet indice dépasse largement le plan purement thématique pour atteindre une dimension plus complexe et imbriquée, laquelle pointe une lecture identitaire de la France contemporaine, dont Paris représente métonymiquement la configuration multiculturelle et la difficile coexistence républicaine. D’entrée de jeu le narrateur homodiégétique plante le décor du roman, non sans une bonne dose d’humour juif: “J’ai habité Paris toute ma vie. Laissons de côté mon escapade polonaise, relativement brève, je ne me suis jamais fait au climat d’Auschwitz. J’y ai habité toute ma vie et j’y ai connu trois adresses” (Benyahya 2010: 8).

Rappelons que, à l’instar de Bernard Zimmer, le personnage principal du récit, Benyahya

(...) s’est installé rue du Temple après avoir vécu dans les camps “de la mort”, a ensuite déménagé dans le 7^{ème} arrondissement. Écoutez ça: “Ici au moins, on vit tranquille, en paix, sans la présence des Arabes. Le prix du m² et la réticence des voisins dissuadent cet entourage qu’il considère inconvenante, discourtoise... D’un point de vue strictement juif, le prix du mètre carré dans certains quartiers de Paris est un signe de Dieu. Le Tout-Puissant veille sur nous. Il se repent. Le prix de l’immobilier dans les beaux quartiers c’est la repentance de Dieu après Auschwitz.” (*idem*: 10).

Dans ce roman, un vieux Parisien raciste, misanthrope de par un passé douloureux et traumatique, commence à tuer des Arabes, pour se donner l'illusion de "(...) remettre un peu d'ordre dans ce monde" (*idem*: 14), et ce après avoir entendu: "Mort aux juifs!" (*idem*: 15-16) lors d'une manifestation pro-palestinienne, et parce que cet appel au meurtre lui en a évoqué d'autres, dont lui, et son peuple furent les victimes durant la Shoah. Zimmer a 82 ans, il est juif, devenu légèrement fou, et il porte en lui et sur lui cette sorte de circonstance victimaire atténuante:

Je suis rentré d'Auschwitz le 11 avril 1945 Je fêterai demain mes quatre-vingt-deux ans. D'un point de vue strictement juif, je n'ai jamais été plus détendu qu'après Auschwitz. S'appeler Zimmer et habiter Paris après avoir été déporté là-bas, c'était quelque chose dont on ne mesure pas la portée. Ça vous avait des parfums de sainteté" (*idem*: 7)

Aussi, en tant que survivant de la Shoah, assassine-t-il des Arabes, règle-t-il ses comptes avec les Noirs et s'en prend-il aux Juifs qui fuient la France pour les États-Unis ou Israël: "À ce jour, j'ai tué trois hommes. Tous des Arabes. Des types à qui je n'avais jamais parlé. Je crois que le prochain sera un Noir. Ils l'ouvrent moins que les Arabes, mais je ne suis pas convaincu qu'ils vaillent mieux" (*idem*: 17). D'ailleurs, la question de la rivalité et de l'argumentaire victimaires qui empoisonne une approche rationnelle de l'identité nationale française se trouve au centre des réflexions de Zimmer. Dans *Qu'est-ce que la France?* - essai paru dans la foulée des questionnements identitaires franco-français - plus précisément au chapitre "Y a-t-il une question noire en France?", Alain Finkielkraut lançait dans le débat l'hypothèse "(...) d'une violente envie de Shoah et une inquiétante rivalité mimétique avec les Juifs (...). Pour le dire très brutalement, on veut avoir leur peau pour avoir ce qu'on croit être leur place" (2007: 26). Bien sûr, en toile de fond, il y a les invectives antisémites de Dieudonné. Et Stephen Smith le dira autrement: "(...) la concurrence victimaire, elle est établie partout" (*idem*: 27), ce qui fait dire à Françoise Vergès que "comme le travail de réflexion [sur tous les crimes contre l'humanité] n'a pas été fait, le seul modèle à s'être présenté est celui de la Shoah, et tout le monde s'est engouffré là-dedans" (*idem*: 28).

Aussi les rivalités discursives victimaires des différentes communautés vivant à Paris, et notamment des composantes ethniques juive, arabe et noire, forment-elles le

socle d'un récit forcément dérangeant. Zimmer insiste sur l'acquis de l'intégration juive en France, une communauté sans problème et sans intégrisme, un exemple d'attachement à la République, alors allez chercher les ennuis ailleurs: "Pas d'histoire de voile, pas d'attentats, nos gamins ne brûlent pas de voitures, nos impôts font tourner le système. Ils [les politiques français] savent que nous parlons la même langue, que nous entendons les mots de la raison. Mais ils sont forcés de composer [entendez par là la soumission au lobby arabe et à la bien-pensance]" (*idem*: 46).

Zimmer ne décrit-il pas ses aïeux comme des:

gens tirés à quatre épingles, qui fréquentaient les cercles bourgeois, des juifs parfaitement assimilés, au point que jamais je ne les ai entendu – comme ça arrive parfois chez des gens de bonne volonté justifier une exigence morale accrue du fait de leur appartenance religieuse, ou le devoir de se conformer avec une rigueur particulière aux mœurs de la société française (*idem*: 28-29).

Pareille posture sociale contraste drastiquement avec celle d'autres communautés françaises en mal d'intégration et d'assimilation, et dont Paris s'avère le théâtre de la non-cohabitation et de la ghettoïsation, et pour lesquelles la France ne représente plus, au dire d'Alain Finkielkraut, "(...) une patrie mais un État protecteur, une compagnie d'assurances" (2007: 87). L'intellectuel juif français voit dans ces revendications prétendument communautaristes l'expression de "(...) la même obsession des jouissances matérielles (...). Et c'est leur frustration qui débouche aujourd'hui sur une rage destructrice. Celle-ci se réclame de l'islam et de sa lutte contre le postcolonialisme, mais elle est avant tout insatiablement consumériste et relève, en ce sens, d'un occidentalisme échevelé" (*idem*: 89).

Zimmer entend également les heurts communautaristes parisiens qui se passent sous son nez comme une scène victimaire mimétique de la Shoah, comme un désir inavoué ou un appel jaloux à une Shoah de la part de la communauté arabe: "Qu'ils restent chez eux à baiser ou à s'occuper de leurs gosses. Que les Palestiniens aillent crever. Ils veulent un génocide, c'est ça? Ils veulent un Holocauste à eux? Qu'ils aillent crever" (Benyahya 2010: 11).

Le contexte est en effet fort troublé et instable. On s'en souvient: "Paris, hiver 2005. Les synagogues cessent de brûler" (*idem*: 53), mais les banlieues prennent feu à leur tour, ce qui entraînera le durcissement des politiques intérieures françaises et le lancement officiel de la question de l'identité nationale sous le mandat Sarkozy, et après. Les notions de non-intégration, d'intégrisme, d'islamisme, de repentance (refus ou obsession) et de communautarisme s'imposent dans les argumentaires et les discours sociétaux et politiques. Les vieux démons s'éveillent: "Les synagogues brûlent. On nous donne de nouveau la chasse" (*idem*: 7).

Alors cette fois, ce sont les quartiers arabes des banlieues parisiennes qui font parler d'eux, alors que le quartier où vit le vieux Zimmer "(...) a peu changé avec les années. M'être installé là est une des rares décisions dont je me félicite régulièrement. On ne croise pas beaucoup d'Arabes. C'est un des arrondissements où il y en a le moins" (*idem*: 9). Habiter Paris en contexte de désintégration multiculturelle, de crise du discours multiculturaliste (Finkelkraut 2007: 69-96) entraîne une lecture plus profonde et subtile du rôle et du statut symbolique de cette ville comme capitale de la modernité et espace traditionnellement inclusif. Après être passé à l'acte sur un des Arabes qui s'étaient manifestés Place de la République, Zimmer, le vieux Juif rescapé d'Auschwitz - éponyme épouvantable des déboires de la Modernité occidentale - se retrouve pris d'un vertige, dans cette même place dont la toponymie n'est guère innocente vu le contexte.

Dès lors, une lecture géocritique de Paris - "où j'ai fait ma vie", prend-il le soin de préciser (Benyahya 2010: 15) - s'invite qui interroge les rapports entre cette ville et ses représentations et son imaginaire. Cet itinéraire parisien, qu'emprunte Zimmer dans ces promenades solitaires ou assassines, et où il règle d'étranges comptes avec l'Histoire, va du Temple, à la République, à l'Opéra, ou au Champ-de-Mars; traverse la ville vers le boulevard de Courcelles, s'attarde rarement dans les quartiers sensibles et à risque, dédaigneusement désignés par "cette partie de la ville" (*idem*: 59) ou "l'autre bout de la ville" (*ibidem*). Pour un peuple intimement associé à l'exil et à la diaspora, Paris, comme d'autres villes, représente un point d'ancrage et un relai ou repère référentiels et culturels placés ici sous le signe de la pleine assimilation: "Paris, Berlin, Vienne, Amsterdam: grâce à Dieu et au Reich, nous sommes partout" (*idem*: 20).

Alors, où cet “écrivain fouineur de mauvaise conscience” veut-il en venir avec ce récit éminemment parisien, qui dérange et installe le malaise chez son lecteur? Simple provocation? Avertissement détourné? Mélange d’humour juif et d’autodérision? La critique hésite, mais s’accorde sur un point: nous avons affaire à “un récit foudroyant au sens plein du mot, bouleversant. De la part d’un trentenaire qui a ressenti le besoin de déconstruire l’Histoire et montrer l’aporie à laquelle elle a conduit aujourd’hui”.¹¹

Bibliographie

Agamben, Giorgio (1999), “Ce qui reste d’Auschwitz. L’archive et le témoin”, *Homo sacer III*, Paris, Payot & Rivages.

Almeida, José Domingues de (2011), “La face (in)correcte du littéraire: considérations en guise d’avertissement”, *Carnets*, n° spécial printemps-été: 11-17.

Bellemare-Page, Stéphanie (2006), “La littérature au temps de la post-mémoire: écriture et résilience chez Andreï Makine”, *Études littéraires*, vol. 38, n° 1: 49-56.

Benyahya, Olivier (2010), *Zimmer*, Paris, Allia Éditions.

Benyahya, Olivier (2012), *Dexies & Dolly*, Paris, Allia Éditions.

Finkielkraut, Alain (2007), *Qu’est-ce que la France?*, Paris, Stock / Panama.

Hirsch, Marianne (2008), “The generation of postmemory”, *Poetics Today*, vol. 29, n° 1, 2008: 103-128.

Houellebecq, Michel (2015), *Soumission*, Paris, Flammarion.

Rubinstein, Marianne (2002), *Tout le monde n’a pas la chance d’être orphelin*, Paris, Verticales / Seuil.

Robin, Régine (2003), *La Mémoire saturée*, Paris, Stock.

Sitiographie

<http://www.lechoixdeslibraires.com/livre-93054-zimmer.htm>

<http://www.babelio.com/auteur/Olivier-Benyahya/102390>

<http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20101109.BIB5912/olivier-benyahya.html>

<http://www.telerama.fr/livres/zimmer,59483.php>

<http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20101109.BIB5912/olivier-benyahya.html>

<http://www.ciremm.org/wp-content/uploads/2015/06/Pages-de-ArtAbsPostmemoire-72dpi.pdf>

José Domingues de Almeida est docteur en littérature française contemporaine, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto et chercheur à l'Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa. Il dirige en outre la revue électronique d'études françaises *Intercâmbio* et est vice-président de l'Association Portugaise d'Études Françaises (APEF).

Notes

¹ Cet article s'insère dans la recherche menée au sein du Programme Stratégique intégré UID/ELT/00500/2013 | POCI-01-0145-FEDER-007339.

² <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20101109.BIB5912/olivier-benyahya.html> [consulté le 15-09-2016].

³ <http://www.telerama.fr/livres/zimmer,59483.php> [consulté le 15-09-2016].

⁴ <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20101109.BIB5912/olivier-benyahya.html> [consulté le 15-09-2016].

⁵ <http://www.ciremm.org/wp-content/uploads/2015/06/Pages-de-ArtAbsPostmemoire-72dpi.pdf> [consulté le 15-09-2016].

⁶ *Ibidem.*

⁷ <http://www.ciremm.org/wp-content/uploads/2015/06/Pages-de-ArtAbsPostmemoire-72dpi.pdf> [consulté le 15-09-2016].

⁸ *Ibidem.*

⁹ <http://www.ciremm.org/wp-content/uploads/2015/06/Pages-de-ArtAbsPostmemoire-72dpi.pdf> [consulté le 15-09-2016].

¹⁰ <http://www.babelio.com/auteur/Olivier-Benyahya/102390> [consulté le 15-09-2016].

¹¹ <http://www.lechoixdeslibraires.com/livre-93054-zimmer.htm> [consulté le 15-09-2016].